De la dégénérescence de l'humain à l'ère postmoderne dans la poésie de Séverin Modeste Mebenga

Raphaël NGWE
FALSH Université de Maroua

Résumé : Dans ce travail, nous nous intéressons à la problématique de l'homme postmoderne dans la poésie de Mebenga. Sous l'encadrement conceptuel de la méthode thématique, notre réflexion, après avoir dégagé l'esprit de domination comme la racine de tous les maux, examine l'imposture dans laquelle le sujet postmoderne s'est installé. Au nom de l'Intelligence Artificielle, ce dernier a disqualifié le divin et s'est désinscrit de toute altérité pour quêter son bonheur dans la copulation avec la machine. Sous les apparences du mage, il est en réalité un « immage », c'est-à-dire un homme sans cœur qui travaille à l'avènement du brutalisme. Mais en dernière analyse, nous démontrons que, pour Mebenga, le brutalisme n'est pas une fatalité. Les crises auxquelles il sert de fondement offrent aussi, paradoxalement, l'occasion d'une prise de conscience : l'homme est un être plus relationnel que rationnel ; c'est dans le contact poétique avec l'autre et le Tout-autre qu'il se réalise pleinement.

Mots-clés : dégénérescence, immage, postmodernisme, posthumanisme, brutalisme, poésie

Introduction

L'homme est célébré, par plusieurs mythes, comme le sommet de la création, le *nec plus ultra* de l'activité divine. Noël Colombier, qui a proposé une version chantée de nombreuses séquences du texte biblique, rappelle poétiquement que c'est avec le verbe « aimer » et le mot « liberté » que Dieu a créé l'homme, à son image[1] C'est certainement ce qui justifie qu'il lui ait confié la responsabilité de soumettre la création (Genèse 1, 28). Mais au regard de la réalité, on se rend très vite compte que le dessin de l'homme qui configure sa vision des choses est pratiquement en rupture avec le dessein de son créateur. Abandonnant le principe créateur de l'amour et abusant de sa liberté

[1] À la différence de certains récits mésopotamiens de création où les hommes sont créés par les dieux pour devenir leurs esclaves (Bottero et Noah Kramer, 1989).

pour corrompre celle des autres, l'homme s'est avéré un administrateur impénitent qui assujettit la création à la manière d'un bourreau. La force de son intelligence se déploie davantage dans le sens négatif dans lequel on apprécie la dégradation de l'humain originel. L'Homo sapiens mute en « Homo ça pince[2] » Cette métamorphose régressive de l'homme a fait l'objet de plusieurs représentations littéraires qui suggèrent, sous différents angles, la réalité d'une humanité coincée. C'est le cas dans les œuvres de Mebenga dont l'esthétique rend intelligibles les dérèglements de notre monde, les sécheresses de la personne humaine qui écorne, chaque jour davantage, les valeurs qui fondaient sa beauté.

À travers les lignes poétiques de *Jet de mots* (2019) et *élixir* (2021), l'écrivain camerounais renvoie l'image d'une société postmoderne où l'intelligence artificielle, sous le prétexte de préserver l'homme de toute atteinte, l'inscrit dans une triple rupture : avec soi, avec l'autre, avec le Tout-autre. Dans un environnement où l'emprise du serveur sur le cerveau est de plus en plus prégnante, le parcours de la poésie de Mebenga suscite un questionnement : dans quel sol idéologique s'enracine la mécanisation outrancière de l'être ? Quelles sont les conséquences de ce nouvel eugénisme sur l'ontologie traditionnelle ? Est-il possible, pour un homme, d'être machine sans devenir « machin » ? Toutes ces interrogations conduisent à une autre, essentielle : comment le poète entrevoit-il l'avenir du genre humain ? Le traitement de cette problématique autour de la mutation de l'humain à l'aune des technosciences se fera sous l'encadrement conceptuel de la méthode thématique.

Partant de l'hypothèse selon laquelle la forme est féconde en idées, la thématique recommande de rechercher, à la confluence des signes et des symboles, la vision interne de l'écrivain révélée à travers le thème défini comme « un signifié individuel, implicite et concret [qui] exprime la relation affective d'un sujet au monde sensible » (Collot, 1988 : 81). La thématique engage ainsi à saisir des significations à travers des formes, dégager des ordonnances et des présentations révélatrices, déceler dans les textures littéraires ces reliefs inédits qui signalent l'opération simultanée d'une longue expérience vécue et d'une mise en œuvre (Rousset, 1963). C'est ce qui autorise l'ouverture de la thématique à une certaine stylistique que Maingueneau (2000) qualifie d'« organique » parce que, à la suite de Proust (1954 :895), elle considère que le style « est une question non de technique, mais de vision ». Dans cette optique, ce travail veut rendre compte de la vision de Mebenga en analysant les figures de son imaginaire suggérant, tour à tour, la posture du sujet postmoderne dans un environnement puissamment tératogène, la réalité de l'« immage » et la poétique du « masquillage » afin de mieux ouvrir la réflexion sur la dimension téléologique des hommes en fer dont le visage, tout en reflétant les flammes de l'Enfer, n'est pas sans suggérer l'« en-vers[3] »

1 Conquérir le monde et devenir démon

« L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt », disait Rousseau (1755). Dans son *Discours*, le philosophe français célèbre l'état pré-civilisationnel, celui de l'homme

[2]Par ce jeu de mots, nous voulons désigner la réalité de l'homme coincé par sa propre intelligence qui devient, pour lui, une occasion de chute.

[3]Nous désignons ainsi le processus de mise en vers, de poétisation du monde comme contrepoids de l'« en-fer » qui renvoie au projet de mécanisation des êtres vivants.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

vivant en harmonie avec la nature, dans une quiétude sans heurt et y dénonce la propriété comme la racine de toutes les perversions. D'après Rousseau, elle génère des inégalités, engage une concurrence insidieuse, volant ainsi à l'homme son innocence. Bien que tournée en dérision, par Voltaire notamment, cette vision permet de comprendre la déflagration de nos sociétés qui sont devenues des lieux de violence, la notion de propriété allant toujours avec les idées d'appropriation, d'expropriation, de spoliation ou de paupérisation.

Cette perception transparaît dans un poème de Mebenga intitulé « L'herbe du diable » (2019 : 56-58). Il y est question de l'esprit de domination de l'homme le disposant à vouloir conquérir le monde et à le posséder égoïstement comme une propriété personnelle. La satisfaction de cette ambition l'amène à pactiser avec le diable et à devenir lui-même démon. Le poète décrit la course effrénée des hommes vers cette « pyramide deux fois plus haute // que celle de Khéops // [dont le] sommet lumineux subjuguait le monde » (2019 : 57) et constituait le lieu de la métamorphose. En effet, l'herbe du diable qu'y cueillent tous ceux qui succombent à la tentation de l'envie, les transforme. « Ceux qui avaient touché le faîte, // en redescendaient changés. En fait, // il y avait comme une sorte de fierté qui émanait d'eux. // Ils étaient différents ; ils étaient orgueilleux. // On sentait à les voir, qu'ils venaient de recevoir un certain pouvoir. » (2019 :57)

Il apparaît que vouloir conquérir le monde c'est choisir (ou alors s'exposer à) devenir démon. Et on ne perd pas de vue le fait que « monde » et « démon » sont des anagrammes. Le partage orthographique entre les deux mots trahit la consubstantialité entre les réalités qu'ils désignent de telle sorte qu'il devient naturel d'affirmer que dominer le monde ou dans le monde exige de s'inscrire à l'école du démon. Dans le songe qu'il fait et qu'il transcrit dans le poème sus-cité, Mebenga suggère le rapport consécutif existant entre le désir de posséder le monde, l'allégeance au démon et les actes de violence qui s'en suivent.

> Au pied de la pyramide, c'était l'abomination. // L'herbe du Diable soumettait toutes les nations. // J'ai vu de visu, en son nom, des femmes se prostituer ; j'ai vu et revu, en son nom, des hommes s'entretuer ; j'ai vu des hommes aller avec des hommes ; j'ai vu des femmes s'embrasser comme à Sodome ; j'ai vu la mort ainsi qu'à Gomorrhe, s'abattre sur les vivants ; j'ai vu l'horreur ; j'ai vu la peur sur le visage des gens. J'ai vu la galère d'un monde sans Dieu. (2019 :58)

Ces propos du poète subordonnent la régression de l'homme à l'absence de Dieu. C'est à ce niveau qu'on peut jauger l'inquiétude de Mebenga qui, inconsciemment, soulève le problème de l'existence de Dieu. Peut-on, avec pertinence, soutenir qu'il existe lorsque prolifère tout ce qui contredit son existence ? Où, en d'autres termes, comment reconnaître sa nature omnisciente, omnipotente et omniprésente quand la technoscience semble imposer son empire, définir et établir de nouveaux canons qui autorisent un fonctionnement à l'encontre des dispositions divines ? L'interrogation du poète, consignée dans un autre texte de son recueil *élixir*, suggère cette angoisse : « Bon Dieu ! aurais-tu lâché la bride ? // Aurais-tu le contrôle perdu sur la création ? //

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

Ô Ciel ! quel est donc le sens de tout ceci ? // Faut-il comprendre qu'à la fin, l'Homme réussit // à t'anéantir par sa seule volonté en action ?… » (2021 :32). à travers ces vers, transpire la problématique de l'existence du mal, connexe à celle de la réalité ou de la nature de Dieu, qui a toujours préoccupé l'homme au cours des âges. Plusieurs philosophes, à l'exemple d'Épicure dont le propos est resté célèbre dans l'histoire des idées, se sont interrogés sur la compatibilité du mal avec l'existence de Dieu :

> Dieu, dit-il, ou bien veut supprimer les maux et ne le peut, ou bien le peut et ne le veut ; ou bien il ne le veut ni ne le peut, ou bien il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut, il est faible, ce qui ne peut échoir à Dieu ; s'il le peut et ne le veut, il est jaloux, ce qui est également étranger à Dieu ; s'il ne le veut ni ne le peut, il est tout à la fois jaloux et faible, et partant n'est pas Dieu ; s'il le veut et le peut, ce qui seul convient à Dieu, quelle est donc l'origine des maux, ou pourquoi ne les supprime-t-il pas ? (cité par Clauser, 2003 :286)

Sans nous engouffrer dans le débat philosophico-théologique auquel engage cette réflexion, relevons que son évocation en rapport avec la poésie de Mebenga rend plus sensible l'angoisse existentielle qui y transpire, consécutivement au sentiment d'abandon ou d'absence de Dieu qui semble permettre ou tolérer l'éclosion du mal. L'érection d'un Nouvel Ordre Mondial dont la logique échappe à toutes formes d'entendement est, d'après le poète, la marque de cette ère de toutes les angoisses :

> Quel est donc ô Dieu ! ce Nouvel Ordre Mondial, // qui, pour naître, a besoin d'anéantir tous les Dieux ? // Quel est ce Nouvel Ordre qui brûle des cathédrales, // pour, à la place, ériger des monuments dispendieux ? // Quel est ce Nouvel Ordre où un Droit International, // sur un grand cheval noir, avec des discours insidieux, // s'insinue dans tous les territoires, dans une allure royale, // et laisse à chaque fois médusée, une foule d'yeux ? // quel est ce Nouvel Ordre Mondial qui a pour idéal, // un gouvernement unique ? Est-ce ce que Bourdieu // nomme *violence symbolique* ?… Est-ce l'assaut final // des forces du mal sur l'humanité en proie à l'odieux ? (2021 :23)

La prégnance de l'interrogation dans cette strophe du poème « Le Ragnarök » suggère excellemment la situation de l'écrivain en rupture de sens dans un monde où le référentiel primordial semble s'éclipser, évitant toutes les interpellations de l'homme en quête de repère dans une société cédée aux puissances des ténèbres. On reconnaît, chez Mebenga, la stylisation d'un sentiment dont on retrouve déjà la théorisation chez des philosophes comme Heidegger, Sartre ou Kierkegaard (Cabestan, 2019). On y perçoit, différemment de la peur qui est une émotion se rapportant à un objet, l'angoisse qui n'a pas d'objet propre. En effet, ce devant-quoi l'angoisse est angoisse n'est pas un étant déterminé comme un chien qui gronde ou un précipice ; ce n'est pas quelque chose qui se trouve dans le monde et qui, par suite, se trouverait ici ou là-bas. Mais ce devant-quoi l'angoisse s'angoisse, c'est l'être-au-monde lui-même : dans l'angoisse,

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

le *Dasein*[4] (Heidegger, 1986) se rapporte à la totalité de l'étant et découvre un monde qui surgit dans son étrangeté.

Une telle expérience n'a rien d'extraordinaire et on peut rappeler à ce propos la sentence de Pascal (2018 : frag. 201-206) : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » ; ou le vers de Lamartine (1963 :3) : « Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé ». L'effroi pascalien ou la solitude du poète romantique, par-delà la singularité de leurs perspectives, renvoient en effet à une même expérience fondamentale de déréliction que l'on peut également rapprocher de l'état de détresse. On dira que, face au monde qui l'accable par son étrangeté, Mebenga se donne pour mission de dépeindre la condition humaine afin de conduire l'homme à s'interroger sur sa nature, son origine et sa destinée. Cela revient à scruter les visages pour révéler à l'homme l'esthétique du « dévisagement » dans laquelle il s'est engagé et qui le met en décalage par rapport à sa posture originelle et originale.

2 Sous le coup de l'imposture : le règne de l'immage

La volonté d'être, non seulement dans le monde, mais aussi du monde dans le projet de le contrôler, a poussé les humains à l'imposture. On assiste ainsi à la mutation de l'homme sacré en homme sacrilège qui, après avoir écarté Dieu, se proclame dieu alors même qu'il n'est qu'un serviteur de « l'odieux ». Sous les apparences du noble, l'homme est devenu ouvrier de l'ignoble. C'est le règne de l'« immage ». Pour saisir cette réalité, il faut partir de la séquence biblique de l'épiphanie qui lui sert de point d'appui sémantique. D'après la Bible, notamment en Matthieu 2, 1-18, les mages sont des dignitaires d'Orient qui, ayant été informés de la naissance du « roi des Juifs », suivront l'étoile témoin de cet événement jusqu'à Bethlehem pour y rendre hommage à celui qui était attendu comme Messie. Leur trajectoire passe par Jérusalem, dans le palais d'Hérode qui, craignant pour son autorité, voudra instrumentaliser les mages pour satisfaire un projet contraire aux leurs : assassiner l'enfant-roi. Il apparaît que, feignant de suivre les mages, Hérode est animé par des intentions différentes des leurs. C'est dans ce sens qu'il est le prototype de l'immage. Alors que l'action des mages s'inscrit dans une esthétique de contemplation du visage de l'enfant-roi comme hétérotopie de la rencontre et de l'élévation, celle d'Hérode traduit une poétique du « dévisagement[5] ». Le texte biblique rappelle qu'Hérode, n'ayant pu localiser la loge de Jésus parce que déjoué (désaxé) par les mages sur qui il comptait, décide de mettre à mort tous les enfants âgés de zéro à deux ans (Matthieu 2, 16-17), convaincu qu'il atteindra ainsi ce nouveau-né annoncé comme Messie pour Israël qu'il assujettissait.

L'immage est donc une perversion du mage, c'est-à-dire un être qui présente les allures du mage sans être mû par ses intentions. Pendant que le mage opte pour la soumission

[4] Concept de Heidegger (1986) pour dire le sujet en tant qu'« être-là », c'est-à-dire en situation, dans sa factualité au monde (« être-jeté »), la découverte de sa finitude et le sentiment d'angoisse qui l'accompagne (« être-pour-la-mort »), sa nature relationnelle qui fait de lui un « être-avec ». Sous cet angle conceptuel, la tâche de l'analyse existentiale consiste donc à mettre en lumière l'être-au-monde ; révéler l'être-au-monde dans sa temporalité ; distinguer le temps comme sens transcendantal de l'être.

[5] Cette notion, qui se démarque considérablement du sens premier du verbe « dévisager » (regarder avec insistance), s'élabore dans la dynamique philosophique d'Emmanuel Levinas (1972) qui considère le visage humain comme la trace de la Transcendance, la révélation du Tout-Autre à travers la manifestation de l'autre. Le visage d'autrui rappelle au sujet sa responsabilité envers l'autre. Le « dévisagement » est alors perçu comme un processus de négation de l'autre et de renfermement dans un « JE » finalement destructeur.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

de l'homme à l'ordre divin, l'immage travaille pour l'avènement d'un nouvel ordre où l'homme, animé par une puissance diabolique, soumet son semblable. L'immage est à l'image de cet Homme dont

> Le cœur [...] changé en pierre par des démons qui s'y invitent, rêve de gouverner la terre et tous les êtres qui y habitent. // L'Homme rêve comme Lucifer // d'un novus ordo seclorum : // un nouvel ordre où il est un dieu vivant ; // un nouvel ordre où il est maître de lui-même ; // un nouvel ordre où il est comme le vent ;// un nouvel ordre que Satan voit pourtant, // comme un moyen pour les gouverner tous ; // comme un moyen pour les maintenir tous // dans les fers avilissants de l'Enfer // et ce, pour les siècles et des siècles. (2019 :67)

Les nouveaux « mages », immages en tout point de vue, ce sont ces « immortels » (2021 :18) qui utilisent leur savoir, non plus pour célébrer le divin à travers l'hommage rendu aux humains, mais pour déshumaniser l'homme en le vidant de tout ce qui pourrait le rattacher au divin. Ils militent pour l'« enferraillement » de l'esprit et la « débiologisation » du corps humain. Les nouveaux « mages » tuent l'homme pour inventer l'humanoïde, cet être hybride, au croisement du fer et de la chair. L'esprit de Frankenstein[6] semble souffler partout et suscite l'envie de créer des êtres de toutes pièces qui finissent par effrayer leurs créateurs en se révélant redoutablement criminels. En effet, l'intelligence artificielle, science sans conscience, annonce l'avènement d'un nouvel homme : l'homme sans visage. « Le monde demain n'aura plus un visage humain // c'est la tête chauve des machines autonomes // que nous croisons partout sur nos chemins // comme ces êtres modifiés dans leur génome » (2021 :19).

Le visage est la partie la plus nue de l'homme, le lieu d'inscription de son identité, de son intimité mais aussi de son infirmité originelle qui fait de lui un être en quête de sollicitude. Le visage, qui le révèle dans sa nudité, laquelle nudité n'est d'ailleurs véritable et appréciable que par l'autre, fait de l'homme un sujet essentiellement social, ne pouvant se réaliser que dans le rapport harmonieux à l'autre. Nous pouvons d'emblée remarquer que le visage nous est propre et qu'en même temps nous en sommes dépossédés puisqu'il est un invisible pour nous. Nous avons besoin d'un miroir et de l'image spéculaire qu'il réfléchit pour pouvoir nous voir, observer notre propre visage comme quelqu'un d'autre le peut. C'est ainsi que le visage suppose le face à face, le regard de l'autre, la relation à l'autre puisqu'il se donne à voir. « Ce rapport visible / invisible fait du visage le témoin expressif de ce que nous ressentons, de ce que nous sommes parce qu'il est toujours chair et esprit. Nous pouvons alors considérer le visage comme une *totalité expressive* qui signifie une personne » (Mercury, 2000 : 87). Aussi une société sans visage humain est-elle une société où le soi-même, ainsi que le souhaite Ricœur, n'est plus considéré comme un autre. Dans un tel environnement, le « JE »

[6]Personnage du roman de Mary Shelley (1818), Victor Frankenstein est un jeune scientifique qui, pour découvrir le sens de la vie, décide de créer un être vivant en laboratoire. Mais effrayé par la laideur de sa créature, il prend fuite. Pour se venger de son créateur qui l'a abandonné, la chose humaine décide de s'en prendre à toutes les relations de ce dernier. *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, objet de nombreuses adaptions cinématographiques, annonçait déjà, depuis les Lumières, les dérives tragiques de la prétention de la science à refaire l'Homme.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

s'autonomise, s'individualise, se recroqueville sur lui-même. Il se rend inaccessible à autrui dont il ne pose plus la stabilité comme condition de son propre épanouissement. Dans une société défigurée, c'est-à-dire qui a perdu son humanité et sa transcendance, la communauté est défaite par l'individu qui transgresse tous les *interdits* et met en péril l'*inter-dit*. C'est cette dérive que Mebenga décrie dans cet autre extrait :

> La communauté est une belle chapelle où l'individualité est regardée comme une persona non grata. Mais cruel, l'individu n'a que faire du Paradis et de l'Enfer. // Une fois dans la chapelle, il fout le bordel sur l'autel ; tue le prêtre ; saccage le tabernacle et se proclame dieu. // Le monde est plein de pareils dieux // Mais loin d'être un paradis. // On y consacre l'odieux ; // On y massacre l'interdit. (2019 :52)

L'IA est comparée à une sorte de puissance mystique qui possède l'homme en le dépossédant de sa réalité véritable. Le sang humain, gage de filiation et d'humanité, est remplacé par les cordons électriques qui font du cœur de l'homme, un champ magnétique dangereux pour son semblable.

> Comme possédé par une force surnaturelle // l'Homme froid et sombre s'est renfermé // sur lui-même questionnant la matière éternelle // il a foulé au pied le Sacré et blasphémé // en volant le feu secret contenu dans les atomes // oh il a fait naître une nouvelle race d'Hommes (2019 :38)

Cette nouvelle race, constituée d'hommes en fer, immages de l'ère cybernétique, appelle l'Enfer sur terre. Cet Enfer, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, commence par la disqualification du divin, le scientisme ne s'accommodant d'aucun esprit théologique : « Ils sont là les Immortels // sortis du cerveau humain // après un combat mortel // où ils tuent Dieu de leurs mains » (2021 :18). Avec ce déicide, l'homme franchit les bornes au-delà desquelles tout devient permis.

> Les étoiles s'éteignent. Partout règne l'œil du Mal. // Ici, un frère cloue un frère. Là, c'est un père vicieux // qui, en sa fille, déverse un drôle de liquide… Scandale ! // Au loin, des loups-garous pissent. Ils marquent les lieux. // Nulle part, il n'est écrit *Peace*, dans ce grand dédale // où d'obscurs précipices engloutissent les Dieux. (2021 : 23)

Dans cet Enfer, le nouvel ordre entraîne la révision des frontières qui balisent notre définition de l'humain et de sa finitude, ainsi que nos cadres symboliques, considérés jusque-là comme infranchissables. Parmi ces franchissements « post-humains », il faut considérer d'abord ce que David Le Breton appelle l'« adieu au corps » (Le Breton, 1999), le rapport de l'homme à la machine, la constitution d'« hybrides » que, depuis longtemps, nous rencontrons dans la science-fiction. Le poète suggère le dépassement de toutes les frontières et la fragilisation du moi à travers une description empruntant ses images à la science fiction qui, très tôt, a vulgarisé, et même promu, la réalité de l'homme augmenté :

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

> Ahuri, je vis alors comme avec le temps, // des Hommes finissaient par devenir des robots, // un peu comme ces méta-hommes, ces mutants, // que tout le temps la fiction présente en héros.
>
> Je vis, en effet, allongé, un beau jeune homme, // autour duquel étaient courbées d'étranges ombres… // On m'apprenait qu'on manipulait son génome, // pour en extraire ce qui le gêne et l'encombre. (2021 :31)

Avec le devenir-artificiel de l'humanité et son pendant, le devenir humain des machines, une sorte d'épreuve existentielle est donc engagée. L'être ne s'éprouve plus désormais qu'en tant qu'assemblage indissociablement humain et non humain. La transformation de la force en dernier mot de la vérité de l'être signe l'entrée dans l'âge ultime de l'homme, celui de l'être fabricable dans un monde fabriqué. À cet âge, Mbembe (2020) donne le nom de « brutalisme », le grand fardeau de fer de notre époque, le poids des matières brutes. La transformation de l'humanité en matière et énergie est le projet ultime du brutalisme.

3 à l'ère du brutalisme : quel avenir pour l'Humanité ?

Dans un poème qui porte bien son nom, « Signe des temps » (2019 :60), Mebenga esthétise l'apocalypse, le temps de la fin, mais également celui de l'« enfin[7] » Le brutalisme a sonné le glas de l'Humanité classique. L'émergence d'un nouveau dispositif rationnel superposant les raisons économique et instrumentale, électronique et digitale, neurologique et biologique, a ravivé chez l'homme le vieux fantasme de la connaissance intégrale qui désacralise tout, met tout à nu, même la source première. D'où la complainte du poète dès l'entame de sa logorrhée :

> Ô Dieu ! Où donc est la magie ? Où donc est le secret ? // Tout est à découvert ; plus rien n'est sacré, il n'y a plus de mystère. // Partout on voit le sexe ; // partout on voit des livres ; // partout on voit ta Tête ; // l'homme en devient même ivre. // Peut-être que si tu restais caché, // la chose passerait encore. // Mais il a fallu que tu te nommes, // et voilà où nous en sommes. (2019 :61)

Mais, ainsi que le relève Mbembe, plus les progrès de la science et de la technologie font reculer les frontières de l'ignorance, plus l'empire du préjugé, de la crédulité et de la sottise s'étend, comme si un fond sombre et obscur était nécessaire à l'humanité - l'immense réserve de nuit avec laquelle la psychanalyse tenta de nous réconcilier. Il en est de même de la consommation de signes dont on n'a pas idée de la provenance. L'on s'en rend compte, technophilie et haine de la raison peuvent cohabiter allègrement. Et chaque fois que ce seuil de collusion a été atteint, la violence qui en a résulté a été explosive et viscérale. Le brutalisme crée donc une illusion de puissance dont le symbole est ce « corps sans âme pourtant si fort et si beau // [ce] corps si séduisant […] cet homme-robot » (2021 :21), nouveau veau d'or dans le désert de cette humanité dont la vertigineuse turgescence des savoirs traduit paradoxalement une angoisse

[7] Le temps de l'« enfin » c'est celui du soulagement, conformément au sens de l'interjection « enfin ! », traduisant la joie liée à un aboutissement difficile, tardif mais espéré.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

existentielle. Les lumières qu'allume l'intelligence artificielle à travers un eugénisme paré à toute épreuve, ne sont, pour le poète, qu'une lueur devant l'immensité de l'univers qui invite l'homme à une autre attitude. C'est pourquoi il considère les prouesses de cette orgueilleuse rationalité comme un leurre pour tous ceux qui fondent en elle leur espoir. Il met en évidence l'incapacité du fabriqué et du fabricable à s'inscrire fondamentalement dans un monde où le créé et l'incréé demeureront les principaux coordonnées de la matérialité immatérielle de l'être.

> Malgré les performances de ce Big Data // malgré la puissance de l'Intelligence Artificielle // elle ne restera qu'un point dans l'immense ciel // il suffira de lever le regard pour faire ce constat
>
> L'IA n'est qu'un corbeau plutonien et rien de plus // tous ceux qui comme Poe de chagrin sont rongés // au fond de leurs chambres tout seuls tous ces reclus // espérant un baume précieux pour être soulagés
>
> Seront tous très déçus en découvrant trop tard // que ce volatile qu'ils avaient pris pour une étoile // n'est en réalité rien de plus qu'un têtard // dans une mare où jamais ne grandira un squale (2021 :21)

Le leurre est d'autant plus flagrant qu'aujourd'hui, l'intelligence artificielle n'arrive à analyser que 100000 neurones parmi le milliard que compte le cerveau humain, sans mentionner ses 10^{12} synapses (Calvino, 2006). Le boom de l'intelligence artificielle et les peurs sur l'avenir qu'il suscite[8], invitent donc à s'engager à développer davantage l'intelligence humaine qui, elle, est fondée sur la sensibilité créatrice, la poésie[9] Il est vrai que, de plus en plus, on parle de poésie numérique, générée automatiquement par certains ordinateurs à partir d'éléments introduits dans leurs banques de données. Mais, un robot qui ne comprend pas ce qu'il écrit et qui ne ressent rien peut-il prétendre produire de la poésie quand on sait que « tout poème est un acte de charité // une ombre se dévoilant dans sa tension vers l'altérité. » (2021 :11) ?

Il faut donc le dire, avec Mebenga, l'intelligence artificielle a placé l'homme postmoderne à une lisière où, tout en appréciant ses énormes qualités révélées à travers des prouesses technico-scientifiques, il doit pouvoir prendre conscience de sa vulnérabilité, vecteur de sa véritable puissance. C'est pourquoi le brutalisme, menace pour l'humanité, peut également constituer sa chance. Car l'homme peut enfin mesurer l'effet de la pesanteur métallurgique sur son être et travailler à développer une puissance de lévitation qui le tienne hors de toutes formes de dégradations ontologiques. Cette puissance qui libère l'homme de l'emprise de son invention, le désesclavagise des idéologies déshumanisantes tout en préservant son statut de créature face au Créateur, c'est bien la poésie qui est, sur la périphérie du cercle de la vie, au commencement et à la fin de tout. Aussi, le poète peut-il déclarer :

> La poésie est l'ambroisie qui rassasie // l'esprit à l'infini

[8] Surtout lorsqu'elle ignore les fameuses lois de la robotique dites lois Asimov : ne pas nuire à l'humanité ; obéir aux ordres de l'homme et agir en conformité avec ces deux préceptes.

[9] Nathanaël Jarrassé, chercheur en robotique au CNRS, dénonce le sensationnisme autour des possibilités de la technologie qui empêche d'apprécier, à leur juste valeur, les incroyables possibilités de l'esprit humain. (https://lejournal.cnrs.fr/billets/le-mythe-de-lhumain-augmente).

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

> La parole donne à penser // jamais elle ne vide sa corbeille // où butinent les abeilles // du bon sens sur les fleurs // envoûtantes des mots // la parole est symbole // grotte mystique et mystérieuse où rugit // la Vérité comme une bête mythique // ensorceleuse dans l'éternité (2019 :19)

Que l'on ne se trompe pas. Dans l'esprit de Mebenga, la poésie n'est pas une attitude de fuite face à l'« hénaurme[10] » de la civilisation postmoderne qui promeut un homme au « masquillage[11] » (Varillon, 1981) effrayant, autorisé par le décalage entre la maîtrise croissante de l'ensemble des moyens (techniques, économiques et politiques notamment) et une absence de plus en plus ressentie de buts communs. Dans un tel environnement, la poésie est un acte de force majeure traduisant une exigence existentielle, une attitude de révolte qui en fait un point d'inflexion à partir duquel l'âme humaine reprend de l'altitude, de l'amplitude. Dans une ère où l'on assiste, passivement, à la zombification par la technoscience des hommes désinscrits de toute altérité, le poète doit avoir le courage de rappeler la sacralité de la communauté où le « MOI » et le « TOI » se tiennent dans une interdépendance signifiante. Comme Diogène, au cœur de la mesquinerie athénienne de son temps, Mebenga cherche, sous la lumière de la torche poétique, l'homme perdu dans le tas de ferraille de notre époque.

> Je n'écris pas pour moi non j'écris pour toi cher lecteur // et si parfois le *Je* semble hanter mes écrits // ma foi oh ma foi il cherche la voie qui à ta hauteur // le conduit si tu écoutes sa voix si tu écoutes ses cris // tu te rendras compte qu'en fait ils s'adressent à toi // le *Je* n'existe que pour le *Tu* (2021 :11)

Comme cela peut se comprendre, le réenchantement de notre monde, par le truchement de la poésie, équivaut tout d'abord à une réconciliation de l'homme avec lui-même, c'est-à-dire la communication-communion entre « Je » et « Tu », dans une dynamique d'amour. C'est dans ce sens que le poète rencontre le théologien, Varillon (1981 :28), qui rappelait qu'« aimer, c'est vivre pour l'autre (c'est le don) et vivre par l'autre (c'est l'accueil). Aimer, c'est renoncer à vivre en soi, pour soi et par soi ». C'est, en d'autres termes, s'engager contre l'enfer de l'individualisme, du personnalisme et du machinisme. La poésie est une attitude d'altruisme qui rouvre les sentiers de l'humanisme en considérant autrui, non plus dans une logique de *pater* mais d'*alter*. On le perçoit bien dans ces vers de Mebenga : « après tout l'écriture reste une aventure // où l'homme se bat contre ce qui le tue // L'écriture est une ombre qui se dévoile // dans sa tension vers l'altérité // une espérance d'amitié pour l'éternité » (2019 :24).

C'est dire que pour le poète, le brutalisme n'est pas une fatalité. Il est même, dans une certaine mesure, une chance pour l'humanité puisqu'il marque une époque, c'est-à-dire traduit un temps de crise qui appelle au réveil. Péguy (1987b :1208), en effet,

[10] Néologisme inventé par Sony Labou Tansi, écrivain des deux rives du Congo, porte-étendard des romanciers de la seconde génération, pour dire une réalité au-delà de tout réalisme qui entraîne aux limites de l'imaginable et qui oblige à un surpassement de la pensée, à une inflation sémantique.

[11] Varillon utilise ce néologisme pour signifier l'adhésion complète du masque à la peau qui défigure l'être en cachant la pauvreté du visage qui cesse alors d'être un espace à la fois de sollicitation et de sollicitude.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

distinguait, dans les existences individuelles comme dans l'histoire des civilisations, les périodes et les époques. Une période, d'après lui, est une parenthèse de temps vide, lisse pendant laquelle rien de déterminant ne se passe. Les individus et les collectivités, en ce moment, vivent sur leur lancée ; ils ne sont pas provoqués à des décisions importantes. L'époque quant à elle, est un temps plein, lourd d'événements qui mettent la liberté en péril et constituent autant de points d'interrogation obligeant aussi bien les individus que les communautés à la réflexion, à la remise en cause. Dans la lancée de Péguy, Varillon (1981 :11) conclut qu'« une époque est un moment véritablement crucial de l'histoire où il faut à tout prix sortir de l'assoupissement ».

Nous vivons une époque où le franchissement des cadres traditionnels invite à des affranchissements contradictoires. En voulant nous contraindre à de nouvelles (d'étranges) aperceptions de l'homme, les idéologies de déshumanisation suggèrent mêmement de vastes espaces de renégociation avec l'essentiel de l'humain : « le problème de la relation du corps à l'esprit » (Péguy, 1987a :91). La crise consécutive au posthumanisme constitue le butoir qui empêche d'aller plus loin et appelle à une attitude heuristique. La réflexion au sujet de la crise aiguise la critique ; elle affine le discernement et renouvelle notre perception éthique de la réalité. Toute crise est, de ce point de vue, une nouvelle opportunité pour celui qui sait l'interroger et la considérer comme occasion pour évaluer le chemin parcouru et procéder aux rajustements qui s'imposent (Müller et Waterlot, 2013). Les époques critiques nous révèlent nos laideurs comme des pierres de touche de nos futures beautés. Ainsi que le dit un adage populaire, c'est avec des arbres tordus qu'on fait des sculptures, les troncs droits étant réservés pour les cercueils. Au cœur des misères liées à la mécanisation du monde, l'homme dégénéré doit pouvoir suivre la voix du poète qui lui suggère la voie à suivre.

> Face aux temps qui viennent // temps de catastrophes // et de pluies diluviennes // le Poète ose l'apostrophe // et t'arme contre la Géhenne
>
> Ô vieux frère ô ma chère // tu peux si tu le veux // triompher de l'Enfer // ce n'est guère un vœu // pieux d'autres ont su le faire
>
> Je sais le secret prête l'oreille // et le Poète te le délivre // si tu veux vibrer pareil // aux héros des beaux livres // accroche-toi donc à cet appareil (2021 :38)

Nous sommes en plein dans la philosophie du « tu peux si tu le veux » qui invite à la décision. Varillon (1981 :12) rappelait que « nous valons ce que valent nos décisions ; petites ou grandes, c'est par nos décisions que nous sommes authentiquement des hommes ». La décision, dans ce cas, consiste à choisir la fragilité et la vulnérabilité humaines pour redevenir puissant dans un contexte où la force des machines impose le dur, le robuste, l'inoxydable comme modèles. La poésie s'assimile à cette brise légère qui, après le grondement du tonnerre, caresse les âmes et leur ouvre des chemins d'avenir.

> Le poète, aujourd'hui, éclaire les esprits // sur la saleté, la crasse, la saloperie car telle est - // Dieu le sait - sa mission. Quand le péché laid

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

> // et vicieux écrase les pauvres âmes tourmentées, // toujours, on voit, avec son front aimanté, s'atteler // à fouiller dans le fumier, la promesse qui va alimenter // la flamme de l'espoir dans le ciel d'étoiles constellé. (2021 :54)

La fécondité de la poésie s'inscrit sur le fond très sombre de cette nuit où l'humanité se perd en des souffrances inouïes, dues aux blessures infligées aux hommes par d'autres hommes, au renversement de toute morale, à l'absence de toute foi et surtout à la dépravation de son état naturel. Si la poésie ne peut s'expliquer par ses seules conditions d'émergence, il est certain que ces conditions l'orientent ; de même, la sensibilité propre du poète ne peut être exemptée de la réflexion, non comme une explication, mais comme une aimantation particulière des images et des thèmes d'élection. La poésie transforme en expérience esthétique les éléments d'une expérience personnelle et collective pour l'ouvrir à une dimension idéale, qui pourra rencontrer le lecteur, et éclaircir son univers et sa propre vie. L'art ne recourt donc finalement au réel que pour l'abolir, et lui substituer une nouvelle réalité. Le contact avec l'art, c'est d'abord la reconnaissance de cet avènement. Franchissement d'un seuil, l'entrée en poésie s'assimile à un acte déclencheur impliquant la remise en cause des modes d'existence en vigueur, le déplacement des perspectives établies. Dans la nuit du posthumanisme, chaque vers brille à la manière d'une étoile dont la lumière éveille une lueur d'espoir dans les regards et suscite l'espérance dans les cœurs.

Conclusion

« Chaque génération doit, dans une relative opacité, affronter sa mission : la remplir ou la trahir ». La résonance de cette exhortation de Frantz Fanon (1961) qui a inspiré de nombreuses révolutions en pays dominés, se fait encore ressentir aujourd'hui. En une époque où le combat a pour enjeu l'avenir de l'Homme, nous sommes, plus que par le passé, dans le devoir d'assumer notre humanité. Cette assomption passe tout d'abord par la prise en compte de la dérive dans laquelle la science désincarnée de l'homme l'a entraîné, l'obligeant à négocier son « bonheur » dans la copulation avec la machine. À l'heure du quasi-asservissement de la chair par le fer, il est plus qu'urgent de revenir aux rivages traditionnels de l'Humanité et de voir, dans le brutalisme, le prétexte pour une re-poétisation des existences. C'est à cette mission capitale que nous convie Mebenga dont les œuvres, qui ont servi de corpus à notre réflexion, invitent à une autre dynamique de progrès. Celle-ci se module en termes de mouvance de la complication de l'existence à la complexité de la vie. La complication est le robot de fer qui naît de l'orgueil, de la prétention de saisir l'humain qui est essentiellement hors de toute saisie. La complexité quant à elle, est la graine qui germe en roseau d'humilité. Une attitude qui prédispose à la contemplation du visage, espace poétique suggérant la profondeur de l'être, sa transcendance, sa grandeur dans la vulnérabilité.

Références bibliographiques

Bottero, Jean et Noah Kramer, Samuel (1989). *Lorsque les dieux faisaient l'homme.* Paris : Gallimard.

Cabestan, Philippe. 2019. « Angoisse existentielle, angoisse pathologique ».http://journals.openedition.org /alter/1897. Consulté le 15 juillet 2021.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

Calvino, Bernard (2006). *Qu'est-ce qu'un neurone ?* Paris : Le Pommier

Clauser, Richard. 2003. « Le problème du mal dans la philosophie analytique de la religion ». *Revue internationale de philosophie* 2003/3 n°225.

Collot, Michel (1988). « Le thème selon la méthode thématique ». In *Communications n°47. Variations du thème. Pour une thématique.* pp.79-91.

Fanon, Frantz (1961). *Les Damnés de la terre*. Paris : Maspéro.

Heidegger, Martin (1986). *Être et temps*. Trad. Par F. Vezin. Paris : Gallimard.

Jarrassé, Nathanaël. « Le mythe de l'homme augmenté ». https://lejournal.cnrs.fr/billets/le-mythe-de-lhumain-augmente. Consulté le 17 juillet 2021.

Lamartine, Alphonse De (1963). *Œuvres poétiques*. Paris : Gallimard.

Le Breton, David (1999). *L'Adieu au corps*. Paris : Métailié.

Levinas, Emmanuel (1972). *Humanisme de l'autre homme*. Montpellier : Fata Morgana.

Maingueneau, Dominique (2000). « Linguistique et littérature : le tournant décisif ». http://www.vox-poetica.org/t/articles/maingueneau.html. Consulté le 27 octobre 2021.

Mbembe, Achille (2020). *Le brutalisme*. Paris : La Découverte.

Mebenga, Séverin (2019). *Jet de mots*. Paris : L'Harmattan.

Mebenga, Séverin Modeste (2021). *Élixir*. Paris : L'Harmattan.

Mercury, Jean-Yves (2000). *L'expressivité chez Merleau-Ponty Du corps à la peinture*. Paris : L'Harmattan.

Müller, Denis, Waterlot, Ghislain (2013). « Problématiser et affronter la crise : une chance pour la pensée et l'action ». https://www.cairn.info/revue-d-ethique-et-de-theologie-morale-2013-HS-page-3.htm. Consulté le 17 juillet 2021.

Pascal, Blaise (2018 [1669]). *Pensées*. Paris : Seuil.

Péguy, Charles (1987). "Clio, Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne" dans *Œuvres en prose complètes*, Paris : Gallimard, Coll. La Pléiade. Tome III.

Péguy, Charles (1987). « Par ce demi-clair matin », in *Œuvres en prose complètes*. Paris : Gallimard. Coll. La Pléiade. Tome II.

Proust, Marcel (1984). *À la recherche du temps perdu*. Paris : Gallimard. Coll. Bibliothèque de la Pléiade.

Ricœur, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.

Rousseau, Jean-Jacques (1755). *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Paris : Marc-Michel Rey.

Rousset, Jean (1963). *Forme et signification. Essai sur les structures littéraires de Corneille et Claudel*. Paris : José Corti.

Shelley, Mary (2015). *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Paris : Gallimard.

Varillon, François (1981). *Joie de croire Joie de vivre*. Paris : Bayard édition/Centurion.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628